

De notre envoyé spécial Jean-Paul Mari

Iran : la grande fête de la mort

En se livrant autour de son cadavre à des convulsions d'hystérie collective, des centaines de milliers d'Iraniens ont offert à leur Imam des obsèques dignes de lui

Cen'était pas la raison qui gouvernait ce pays ; c'était la foi. Ce n'est pas le recueillement et la tristesse qui ont marqué ses obsèques mais la folie de la douleur, l'hystérie du petit peuple, le long hurlement à la mort des orphelins de l'Imam. Le cérémonial de la journée a explosé sous une chaleur de feu, les coups, la sueur, les larmes et des tornades de poussière. Cette journée-là avait la couleur brûlée de la terre d'Iran.

Il fallait voir la dernière mêlée sacrée autour du corps de l'Imam ; quand la dépouille religieuse du vieillard terrible a touché le sol du cimetière. La tombe ? Un simple trou sans construction et sans décor, un rectangle de deux mètres creusé à la main et au casque de soldat. Le cercueil ? Un coffre de bois roulé dans un linceul aussitôt mis en pièces. L'enceinte ? Une arène carrée fermée par des containers de ferraille et des bus à deux étages. Et partout la foule ! Dehors et dedans, dans les champs moissonnés, les tribunes et l'arène.

Il fallait voir la terre obscurcir l'air, respirer la poussière et regarder les hommes, coagulés

autour du cercueil, échanger des coups pour quelques centimètres puis se battre la tête et la poitrine à grands coups de plat de main, un roulement continu mêlé aux cris, aux pleurs, à la plainte collective. Guerre de tranchées. Ils agrippaient la terre, l'embrassaient, se barbouillaient le visage, essayaient de s'enfouir au fond du trou pour être inhumés avec lui. Pasdarans en chemise noire, paysans au crâne rasé, barbus, sans-grade... Ceux-là ne voulaient pas qu'il s'en aille. Et il aura fallu toute une journée et trois tentatives pour enterrer l'âme de dix années de révolution islamique, l'ayatollah Khomeini.

Combien étaient-ils à Téhéran ? Huit cent mille, un million, deux millions, plus ? Jamais depuis le retour d'exil de l'Imam, le 1er février 1979, l'Iran n'avait connu une manifestation aussi monstrueuse. Ce matin déjà, à 6 heures, des hommes aux yeux bouffis et des volées de femmes en noir traînaient des enfants endormis le long des avenues de la capitale mégalopole. Le premier lieu de prière est à 12 kilomètres du centre. Alors ils marchent, vite, le regard fixe, et la sueur perle déjà sur leur front. Le regard de Khomeini les guide. Il est là, omniprésent, sur les

calicots, les autels de deuil, les balcons, les frontons de hôtels, sur les pare-brise des voitures, des camions et des autobus. Un regard noir et dur sur un visage immobile. Sur les portraits, Khomeini ne souriait jamais. A huit heures la chaleur devient infernale. On arrose la foule à la lance à incendie. Premiers malaises et premières syncopes. On emporte les corps crucifiés de fatigue. Certains ont passé toute la nuit dans le cimetière de Téhéran, le village des morts. Des familles entières ont campé sur place, les enfants ont joué et dormi entre les tombes, et les adultes ont prié le front posé sur les dalles ou devant les photos de centaines de milliers de jeunes hommes fauchés par la guerre.

Fête chiite, fête funeste. On passe de cimetière en cimetière, on s'immerge dans le deuil. Et on marche de tombe en tombe, d'un mort à l'autre. Quand les derniers atteignent Mossala, le lieu de prière, les premiers sont déjà repartis vers l'endroit prévu pour l'inhumation de l'Imam, à l'autre bout de la ville, à 18 kilomètres de là. Entre-temps, le fleuve humain s'est fait torrent. Vu du ciel, le courant noir recouvre les terrains vagues, le centre-ville et les autoroutes à quatre



Gaumont - Magnum



voies. Des points qui se dressent sur des kilomètres, deux à trois mille autobus en file indienne. Combien sont-ils ? Il fait 40 degrés à l'ombre. Qu'importe ! Ils ne marchent plus, maintenant, ils courent. Et là-bas, là-bas, l'Imam les attend. La route témoigne de sa force. Ici, la longue avenue de 14 kilomètres où des centaines de milliers de manifestants allaient se jeter sur les fusils des soldats en criant « *Mort au chah, gloire à Khomeini !* » Là, le long mur d'enceinte de l'ambassade des Etats-Unis à Téhéran où les enfants de la révolution avaient détenu les GI, yeux bandés, titubant de fatigue et d'incrédulité. La longue marche rappelle qu'avec la « force de Dieu », le régime des mollahs a réussi à ridiculiser le géant américain. Chaque place est un lieu de martyre, chaque ambassade occidentale l'occasion de célébrer la toute-puissance de la révolution islamique. Même si l'on oublie que le bain de sang du conflit avec l'Irak a décapité une partie de la jeunesse, que l'économie du pays est exsangue et que, parmi ceux qui croient toujours au régime, on ne retrouve plus les cadres et les intellectuels de la classe moyenne. Le nord de Téhéran n'est pas venu, la révolution a vieilli de

dix ans, la révolution est fatiguée. Ceux qui marchent aujourd'hui encore viennent de la campagne et des quartiers pauvres du sud de la capitale. Ils étaient misérables hier, ils le sont toujours aujourd'hui et le resteront probablement longtemps. Mais ils avaient Khomeini, et ils n'ont plus rien. Alors ils s'accrochent au mythe, au rêve et à sa dépouille.

Jusqu'à la faire chavirer. Quand l'hélicoptère porteur du cercueil se pose en plein centre de l'arène, ils s'accrochent aux patins de l'appareil sacré. Quand il se pose à grands coups de rotors et de poussière, ils arrachent le coffre de bois et se disputent le linceul. La tombe est à 20 mètres à peine, mais la vague humaine a déjà englouti son dieu. Le linceul se déchire, le cercueil chute, le corps bascule, une jambe apparaît à la lumière. Il faudra que des pasdarans sortent leurs pistolets et tirent en l'air pour ramener le cercueil jusqu'à l'hélicoptère. On l'enterrera plus tard.

Ahmed Khomeini, le fils de l'Imam, pleure. Il n'a pas réussi à terminer, au parlement, la lecture du testament en vingt-neuf points laissé par son père. Khomeini n'a pas désigné de successeur. Il ne leur a laissé qu'un chemin: le refus. « *Si les*

musulmans du monde s'unissaient, ils formeraient le plus grand pouvoir au monde... Les Iraniens ne doivent compter que sur eux-mêmes », a écrit l'Imam, qui a tranché: « *Ni Est ni Ouest. Je demande aux nations opprimées de suivre le droit chemin tracé par Dieu et qui ignore l'Est athée et l'Ouest oppresseur et infidèle.* » D'un geste posthume de la main, Khomeini a balayé tous ses adversaires du monde arabe. L'Arabie Saoudite ? « *Le valet des Américains.* » Saddam Hussein d'Irak ? « *Un criminel.* » Hussein de Jordanie ? « *Un clochard criminel.* »

La voie du refus et de l'intransigeance. Jusque-là, personne n'osait contester sa pensée. La guerre perdue, l'isolement, les rivalités entre les mollahs, l'unité artificielle entre les pasdarans et l'armée, les discussions entre les durs et les pragmatiques... L'Imam tranchait de tout, et tous s'appliquaient à rester dans son sillage. L'homme, le héros, le saint était le ciment du géant iranien. Khomeini disparu, le pays devra faire face à ses réalités. Et c'est peut-être pour cela que les Iraniens ont eu tant de mal, aujourd'hui, à enterrer son cadavre.

JEAN-PAUL MARI